

Les conventions sociales dans *Onitsha* de J.M.G. LE CLÉZIO

Par : Bouba AISSATOU

Introduction

La Cité des Sciences et de l'Industrie définit la norme sociale comme l'« ensemble des modèles de comportement et de règles qui sont élaborés et intégrés au sein de la société ». L'élaboration et quelques fois l'imposition de ces codes de conduites visent l'harmonisation des comportements dans un milieu donné. Il s'agit d'avoir une société dont les membres regardent (tous) dans la même direction. Le souci ici est alors de faire régner un certain ordre.

Seulement, une communauté étant un ensemble, elle implique aussi une certaine diversité. Les individus qui la constituent ayant des caractères et personnalité divers, des objectifs ou des ambitions divergentes, on ne saurait avoir un groupe homogène, unique, unanime dans son adhésion au système. D'aucuns se conforment avec plaisir dans le cas où les règles correspondent à leurs aspirations personnelles ; d'autres par contre se font violence, acceptent des compromis ou quelquefois des compromissions afin de rester dans la norme. D'autres enfin, pour des raisons inhérentes à leur être même, ne sauraient s'aligner, peu importent les conséquences. Ceux-là choisissent la marginalité et rejettent le moule collectif. Maou, l'un des protagonistes d'*Onitsha*¹ de Le Clézio s'inscrit dans cette dernière catégorie. Accompagnée de son fils, elle rejoint son époux en Afrique après une longue séparation. Elle découvre une société à double facette : l'une tolérante, libérale, joyeuse et l'autre, celle à laquelle elle est censée appartenir, stratifiée, codifiée, esclavagiste... Elle ne se conforme pas aux principes établis par la communauté anglaise vivant à Onitsha. Ce qui en fait une marginale². La présente

¹ L'exemplaire dont nous nous servons dans le cadre de ce travail est celui édité par Gallimard, 1993.

² Les marginaux dans l'univers de ce roman sont nombreux : Sabine Robes n'intègre pas vraiment la confrérie des anglais ; Oya, personnage atypique dont on ignore les origines ; Fintan, de par son

réflexion se propose d'examiner les règles qui régissent les comportements dans ce milieu, relever en quoi Maou est un personnage atypique. Seront également observées les sanctions réservées aux excentriques. De cette analyse découle la position du Prix Nobel quant à la problématique de la norme, de la différence, sources des conflits sociaux et motifs du texte littéraire.

Le code de conduite en vigueur dans la communauté anglaise d'Onitsha.

Les anglais qui vivent à Onitsha, ont instauré, de façon tacite, une manière de vivre et de se comporter à laquelle tout européen qui arrive dans ce lieu est censé adhérer. Ils ont fondé un club fonctionnant sur la base d'un certain nombre de principes. Ce code concerne aussi bien la langue, l'accoutrement que les classes sociales et la race.

Il est en effet de tradition pour cette communauté de se retrouver une fois la semaine au club, tenu par le District Officer, Gerald Simpson, incarnation de l'esprit qui prévaut dans le milieu britannique. Ces principes sont les premières découvertes (peu agréables) que fait Maou à Onitsha : « Chaque semaine, les hommes en tenue kaki avec leurs souliers noirs et leurs bas de laine montant jusqu'au genou, debout sur la terrasse un verre de Whisky à la main, leurs histoires de bureau et de leurs femmes en robes claires et escarpins parlant de leurs problèmes de boys » (p 83).

De même, la langue en vigueur est l'anglais. L'expérience que fait Maou dans ce domaine souligne à suffisance l'intransigeance du groupe quant au respect scrupuleux de ce principe :

Maou avait appelé Fintan en italien. Mme Rally était venue, elle avait dit, de sa petite voix effarouchée : " Excusez-moi, quelle sorte³ de langue parlez-vous ?" Plus tard Geoffroy avait grondé Maou. Il avait dit (...) : "Je ne veux plus que tu parles à Fintan en italien, surtout chez le Résident". (p.178)

La volonté des anglais d'uniformiser le groupe du point de vue de la langue reflète l'esprit du colonisateur qui inaugure de manière générale le processus d'acculturation du colonisé par l'imposition de sa langue à lui et l'interdiction de celle de l'autre. L'on observe ici, comme dans le contexte colonial en particulier et celui de domination en général, l'ambition de détenir le monopole du langage, instrument par excellence de l'instauration d'une idéologie. Dans "les mondes parallèles", souligne Dutton, « C'est la science des mots qui permet aux Maîtres de réduire le langage à des formules de haine, de mépris, de cruauté qui trahissent et détruisent toutes les pensées » (2003 : 143). Dans ce contexte, il s'agit d'instrumentaliser le langage et en faire une marque d'autorité, une arme pour l'aliénation culturelle et identitaire.

amitié avec Bony, fils du village et son adoption des us et coutumes locaux ; L'attention sera focalisée sur Maou dans le cadre de la présente analyse.

³ C'est l'auteur qui souligne.

Seulement, ce que Maou observe chez ces européens ne réduit pas à une langue, des paroles futiles ou à un accoutrement spécifique ; elle découvre le côté oppresseur et esclavagiste du milieu. Elle assiste en effet à une entrée très peu solennelle de la main d'œuvre, gracieusement mise à la disposition du District Officer, afin de creuser une piscine qui servirait de lieu de loisir aux membres du club : « Ils arrivaient en même temps que les invités, attachés à une longue chaîne reliée à des anneaux à leur cheville gauche et pour ne pas tomber, ils devaient marcher du même pas, comme à la parade » (p 83). Cette marche suffisamment terrible, doublée d'une souffrance perceptible ne surprend et surtout n'émeut personne, excepté Maou. La soirée poursuit son cours, rythmée de conversations et même des éclats de rire. Tout simplement parce que cette attitude est normale, c'est-à-dire conforme à l'esprit qui prévaut dans le milieu, à savoir l'esprit ségrégationniste et esclavagiste. Pour relever le contraste, le narrateur décrit l'atmosphère qui règne dans le camp opposé :

Puis on avait servi la collation, à l'ombre de la varangue, de grands plats de fufou et de la viande de mouton grillée, et des verres de jus de goyave remplis de glace pilée. Sur la longue table, il avait une nappe blanche, et des bouquets de fleur ordonnés par la femme du Résident elle-même ... (p 84).

Aux maltraitements et privations se substituent luxe et profusion. A l'enfer des forçats s'oppose le royaume d'Épicure, l'eldorado des fonctionnaires anglais. Il n'y donc pas de mélanges possibles entre les deux groupes. La devise du groupe est clairement exprimée par Gerald Simpson : « *chacun à son rang* » (p 166). Dans la logique des anglais, ces abus et chosifications sont tout à fait légitimes d'autant plus que le rang des Noirs les "confinent" dans la catégorie des êtres inférieurs, exploitables légalement et ne bénéficiant de surcroît d'aucune marque de considération. C'est à se demander s'ils lui confèrent le statut d'être humain. C'est aussi cette même norme qui veut que pendant que les Noirs creusent enchaînés la terre sous un soleil ardent, et ce, sans boire et sans manger, les blancs se prélassent à l'ombre, se restaurant avec raffinement, insensibles à tous ceux qui n'est pas des leurs.

Ainsi, la normalité correspondrait ici au mépris, aux dominations et autres exactions. L'uniformité des perceptions étant illusoire, il apparaît des individus qui ne souscrivent pas à l'esprit ou à l'idéologie dominante. De ce fait, leurs attitudes et discours, jugés à l'aune d'un code préétabli, sont condamnés dès lors qu'ils ne sont pas conformes. Ce qui en fait des êtres marginaux.

Les marques d'excentricité

La non observance des canons en vigueur d'une société sont perçues comme une transgression, peut importe les motivations et les objectifs visés. Pour le cas spécifique de Maou, il lui est reproché sa sympathie pour les Noirs. Lors de cet après-

midi où elle découvre le vrai visage des gens de sa communauté, elle est la seule à s'indigner, à s'apitoyer sur le sort des indigènes. L'image des hommes enchaînés, assoiffés et affamés l'affecte au plus profond d'elle-même et déclenche en elle, au-delà du dégoût des dominants, une fureur à peine contenue :

Les invités parlaient fort, riaient aux éclats, mais⁴ Maou ne pouvait pas quitter des yeux le groupe de forçats qui commençaient à creuser la terre, à l'autre bout du jardin. Les gardes les avaient détachés de la longue chaîne, mais ils restaient entravés par les anneaux autour de leurs chevilles. A coups de pioche et de pelle, ils ouvraient la terre rouge, là où Simpson aurait sa piscine. C'était terrifiant. Maou n'entendait rien d'autre que les coups dans la terre durcie, le bruit de la respiration des forçats, le tintement des anneaux autour de leurs chevilles. Elle sentait sa gorge se serrer, comme si elle aller pleurer. Elle regardait les officiers anglais autour de la table si blanche, elle cherchait le regard de Geoffroy. Mais personne ne faisait attention à elle et les femmes continuaient de manger et de rire. (p. 84)

Aux yeux de Maou, ceux qui posent ces actes abominables et ceux qui les cautionnent sont tous autant coupables. C'est pourquoi devant cette indifférence et ce consentement généralisés, elle laisse éclater son exaspération : « Mais il faut leur donner à manger et à boire, regardez, ces pauvres gens, ils ont faim et soif ! »⁵ (p 85). L'attitude et surtout le discours de Maou révèlent ses positions et surtout son point de vue. De toute évidence, loin d'approuver les abus dont sont victimes les Noirs, elle s'y oppose et va plus loin, les dénonce. Ce qui la place résolument du côté des marginaux, c'est-à-dire ceux qui piétinent la norme. Dès lors, son attitude est jugée anormale parce qu'elle rompt avec l'esprit qui prévaut dans le groupe. Elle est de ce fait incontestablement « en marge de la société respectable d'Onitsha » (p 110). Sa différence est très nette à partir du moment où, dans une société esclavagiste où tous les débordements sont admis et légitimés, elle parle de droit : « Il faut » clame-t-elle. En effet, l'emploi de l'impératif et du point d'exclamation démontre à suffisance sa colère et sa désapprobation. Pour comprendre le caractère *incongru* de ses propos, il faut observer l'effet qu'ils produisent sur l'auditoire : « Il eut un silence stupéfait, pendant une très longue minute, tous les visages des invités tournés vers elle et la regardant, et elle vit que même Geoffrey la considérait avec stupeur, son visage rouge, sa bouche aux coins tombants, les mains fermées posées sur la table ». (p 85)

⁴ C'est nous qui soulignons. Cette conjonction à elle seule suffit pour traduire la rupture entre Maou et les autres.

Comme le souligne Aebisher, le discours est : « un agent puissant de la propagation des idées et des sentiments » (1985 : 16), d'où la surprise générale. L'assistance est en effet quasi consternée par ces propos qui sortent de l'ordinaire. Le temps, pendant un moment, a suspendu son vol. Très embarrassé, Gerald Simpson, auteur du « délit » et hôte de la cérémonie cherche à détendre l'atmosphère en balbutiant quelques mots : « Ah oui, très juste, je suppose... » (p 85). Et il ajoute après avoir éclipsé les forçats, « en regardant Maou avec ironie : "Eh bien, ça vaut mieux comme ça, ils faisaient un foutu bruit, on va pouvoir se reposer un peu nous aussi" » (idem). Suite à cette déclaration farcesque, « les invités ont ri, [mais] du bout des lèvres. » L'ambiance n'était donc pas à la rigolade. La jeune femme s'oppose ainsi au "sujet transindividuel" dont parle Cros, lequel incarne l'esprit du groupe et ne saurait être singulier, encore moins isolé.

Elle se distingue en ce sens aussi qu'elle pose, un regard neuf, adopte une attitude inhabituelle d'où le l'étrangeté et même l'altérité du personnage. Sa relation à l'autre est spécifique ; aux mépris et chosification du Noir elle substitue respect et considération. C'est dans cette même optique qu'elle entreprend une démarche tout à fait singulière, visant à extirper la jeune Oya⁶ des griffes de l'anglais Sabine Rodes qui en a fait une propriété. Le discours qu'elle tient en cette circonstance est quasi identique au précédent : « Laissez-la tranquille, elle n'est ni une reine, ni une folle. C'est une pauvre fille sourde et muette dont tout le monde profite, vous n'avez pas le droit de la traiter comme une esclave ! » (p 198). Maou s'illustre dans sa défense des droits des Noirs. C'est à peine si elle ne revêt pas la robe d'avocat. Elle n'abdique pas même lorsque Rodes lui rappelle l'objet de la présence des anglais à Onitsha : « Nous sommes des colonisateurs, pas des bienfaiteurs de l'humanité » (p 196). Sa mission devrait consister dans cette logique à sauvegarder les intérêts britanniques. Malheureusement (ou heureusement), elle ignore le compromis.

Poussant plus loin sa différence, elle se lie d'amitié avec les femmes du village et se met à l'apprentissage de la langue, des us et coutumes locaux. Par cette entreprise, elle remet en cause la suprématie du colon, traditionnellement considéré comme détenteur exclusif de la raison et du savoir. Ces écarts de comportement lui valent d'être étiquetée comme folle⁷. Ce qui est tout à fait logique selon la perception de Thomas Szasz : « Ceux que l'ont dit fous ont, pour le meilleur et pour le pire, pris position sur les points les plus significatifs de l'existence. En agissant de la sorte, ils peuvent se tromper ou avoir raison, être sages ou stupides, mais au moins ils ne sont pas neutres. » (1976 : 13-14). De l'anormalité à la folie il n'y a ainsi qu'un pas. Dans le cas de Maou, cette estampille conforte sa posture de marginale et vise surtout à légitimer sa mise à l'écart. Le groupe

⁶ Pour la spécificité de ce personnage voir note *supra*, p. 2.

⁷ Voir à ce titre notre mémoire de D.E.A, lequel ressort le rapport femme, folie et exclusion dans *Onitsha et La Quarantaine*.

juge en effet qu' « Elle ne se comporte pas en épouse de fonctionnaire » (p 110). De fait, elle évolue « En marge de la société respectable d'Onitsha » (Idem). Les marques de sa différence sont assez profondes pour ne pas générer des conséquences. Sa conduite, ses agissements et son discours considérés comme des fautes, seront sanctionnés par son expulsion du groupe.

L'incontournable mise à l'écart

Le fossé qui sépare Maou des autres blancs d'Onitsha est assez grand pour être franchi sans heurts. Des heurts en réalité il y en a toujours eu entre elle et eux, du moment qu'elle ne se range pas derrière leurs principes. Ce qui lui vaut l'inimitié des uns et des autres, laquelle aboutit à son exclusion du groupe. Cette exclusion est d'abord personnelle, donc choisie. Ce choix, selon Mbassi Atéba est tout à fait justifié :

On comprend que l'exclusion et la marginalité volontaires des personnages soient une réponse égocentrique mais nécessaire pour s'opposer à cet asservissement psychologique de l'individu par sa communauté et de façon plus étendue, de la menace d'uniformisation qu'incarnent les majorités pour les minorités. (2009 : 133).

En effet, en raison d'une incompatibilité qui la sépare des autres blancs, elle évite leur compagnie, mais ne s'isole pas pour autant. Elle s'investit, dans sa relation avec les femmes du village, rapprochements qu'elle trouve enrichissants, féconds et agréables. Puis son époux, Geoffroy Allen, après l'incident de la fameuse soirée, évite sa compagnie quand il se rend au club, elle n'y est jamais retournée.

En pourfendeuse de la race noire, elle tronque sa position privilégiée et est désormais réduite à un être vile et méprisable : Simpson la regarde désormais avec « dédain et rancœur, après qu'elle avait pris la défense des bagnards qui creusaient sa piscine » (p 165). Les sentiments que nourrit le district Officer pour la jeune femme sont connus de tous : « Tout le monde était au courant de l'inimitié de Simpson à l'égard de Maou » (p 160). De la même manière, sa tentative de tirer Oya des griffes de Sabine Rodes se solde par une « Une rancune tenace » qu'il nourrit à son égard. Elle devient, comme dirait Phèdre, un « triste rebut de la nature entière ». Honnie, elle s'assimile à un "persona non grata" dont le sort est le bannissement. Pour les anglais d'Onitsha, les fautes commises par Maou sont suffisamment graves que son époux se trouve dans l'obligation de trancher : « Au club, les relations étaient de plus en plus tendues. On attendait que Geoffroy prenne une décision, qu'il répudie l'intruse, qu'il la renvoie chez elle, dans ce pays latin dont elle avait outrageusement gardé l'accent, les manières et jusqu'à la teinte trop mate de sa peau » (p 166).

Le lexique du rejet est assez récurrent dans cette phrase : répudie, intruse, renvoie, outrageusement. Derrière ce rejet systématique se lisent les séquelles de la deuxième guerre mondiale avec ses deux blocs, la Triple entente et la Triple Alliance. Maou ayant

dans ses veines du sang italien est de fait considérée comme une ennemie par les Anglais. Le motif de cette différence somme toute peu considérable (Maou étant mariée à un anglais), permet à l'écrivain de dévoiler les méfaits de la guerre dont les racines sont profondes et les ramifications longues⁸. Cette communauté ne dispose pas de ce qu'Augé appelle l'« aptitude à tolérer la différence » (1994 : 9). C'est pourquoi Maou elle-même, consciente de son statut d'indésirable, sait qu'elle n'a pas sa place au sein de ce groupe : « Je devrais peut-être m'en aller (...). Je te dérange, je dérange tout le monde ici. » (p 169). L'acte de son renvoi définitif sera signé par Simpson, sanctionnant ainsi sa différence et son indépendance d'esprit. Geoffroy est le premier à être informé :

Il tendait une feuille de papier abimée par la pluie. C'était une lettre de congé, Geoffroy ne travaillait plus pour la United Africa Company. Juste quelques lignes venant de la direction pour dire qu'on ne renouvelait pas son contrat. Une décision sans justification, donc sans appel. (...). Maintenant, il fallait partir » (pp. 178-179).

En réalité, au-delà de sa marginalité, ce sont son caractère indépendant et son esprit révolutionnaire qui font d'elle une personne qui suscite la crainte : « En fait, [Simpson] avait peur du regard critique qu'elle portait sur lui⁹ ». Maou est ainsi une menace pour l'ordre établi. Comme en témoignent ses propres propos, elle "dérange", perturbant ainsi l'ordre des choses. De son expulsion dépendent alors le respect et la survie des conventions établies.

Conclusion

A travers l'expérience de la jeune franco-italienne, se lit toute une réflexion : celle du conformisme social. Le respect de la norme sociale conduit ou plutôt vise l'uniformité, l'ordre dans un groupe donné. Être normal dans ce milieu équivaut à piétiner la dignité humaine. Seulement, pour le cas présent, il y a lieu de s'interroger sur le bien fondé de ce principe. Si rester dans la norme revient à accepter ce qui n'est ni juste, ni correct, s'en écarter serait probablement plus raisonnable. Le crime de Maou est de respecter et de réclamer justice pour les faibles. Il devient alors difficile de distinguer le normal de l'anormal, justice et injustice, légalité et illégalité...

La norme tacitement admise ici veut que le blanc use et abuse de l'homme Noir, que les anglais convertissent tous les occidentaux à l'esprit et au goût britanniques,

⁸ Une vieille tante à Maou nomme l'époux de celle-ci "porco ingezi" à cause de ses origines anglaises. L'expression dit tout le mépris ou même la haine qu'elle nourrit à l'égard du jeune homme.

⁹ La preuve, Simpson n'aura jamais sa piscine à cause d'une révolte qui va éclater et dont les germes sont contenus dans l'opposition de Maou.

exclusivement. Si la ville d'Onitsha, repérable sur une carte (Nigéria) a été le théâtre de ces antagonismes, les britanniques y ayant effectivement séjourné à un moment précis, le choix par Le Clézio de transcrire les conflits ayant ponctué ce fragment de l'histoire de cette société répond à plusieurs objectifs, en priorité celui de décrier les différences et les conséquences qu'elles génèrent. Le Clézio semble alors, à travers Maou, inviter à repenser les questions de domination, de l'injustice et l'intolérance, sur fond de conformisme social. La norme ne saurait être un dogme. Demander ou plus exactement exiger des individus qu'ils épousent des points de vue même lorsque ceux-ci sont contraires à leur logique, qu'ils sont injustifiés, est une aberration ; adhérer sans examiner à de telles conventions est une atteinte à la dignité humaine, car à quoi il sert d'avoir une raison s'il faut toujours se conformer sans examiner au préalable la pertinence de la norme établie ? L'on ne saurait dire que le Prix Nobel lance à travers cette peinture un appel à la révolution, mais il est évidemment qu'il ne prône pas le mimétisme aveugle, facteur par excellence de la propagation, de l'enracinement et même de conditionnement des idéologies dominantes. A en juger par son œuvre et ses expériences personnelles, Le Clézio lui-même n'est pas un modèle de conformisme. Son idéologie se résumerait plutôt à ce que Mbassi Atéba appelle « l'humanisme de la différence », en ce sens que si la position de Maou est marginale, elle s'avère surtout idéale, signe manifeste d'une idéologie fraternelle et égalitaire, pour un monde moins conflictuel.

Bibliographie

AEBISCHER Verena, *Les femmes et le langage. Représentation sociale d'une différence*, Paris, P.U.F, 1985.

AUGE Marc, *Le sens des Autres. Actualité de l'anthropologie*, Paris, Fayard, 1994.

CROS Edmond, *Le Sujet culturel- Sociocritique et psychanalyse*, Paris, L'Harmattan, 2005.

DUTTON Jacqueline, *Le chercheur d'or et d'ailleurs. L'Utopie de J.M.G. Le Clézio*. Paris, L'Harmattan, 2003.

Le Clézio J.-M. G, *Onitsha*, Paris, Gallimard, 1993.

MAUREL Anne, *La Critique*

MBASSI ATEBA Raymond, « L'écriture fluide de Le Clézio : une géopolitique de la mondialité » in Rey Mimosa-Ruiz Bernadette (Sous la direction de) *Horizons Le Cléziens, Actes du colloque de Grenade*, Institut Catholique de Toulouse, Interlignes, 2009, pp. 127-139.

SZASZ Thomas, *Idéologie et folie*, Paris, P.U.F, 1976.